

GILLES RIBERO | CLAIRIÈRES

Clairières

GILLES RIBERO

Clairières

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2020

IL se tâtait le ventre parfois, sondant le gras qui le gagnait. Il y faisait le point sur son existence physique. Ses doigts cherchaient à travers les poils, pinçant la peau et roulant le pli entre le pouce et l'index. Il adorait ça. Palper le temps qui passe, et s'en aviser. Cette fois-là, il s'aventura plus loin, et poursuivit la fouille en bougeant circulairement jusqu'au nombril. Il enfonça son index, surpris du résultat. Une phalange entière. Il l'avait toujours connu dégagé, situé à peu de chose près sur le même plan que son ventre. En surface, lisible, transparent. Il l'appréciait pour ça. La jeunesse éternelle, l'arrivée au monde mille fois répétée. Elle s'était faite hier, quand bien même les jours, les mois, les années disparaissaient. C'était même pour ça qu'il pouvait le nommer et le reconnaître comme nombril. L'agencement de lettres et la sonorité qu'il produisait en bouche, portée par ses deux syllabes dialectiques, ne renvoyait pour lui qu'à ce moment de grâce d'avant la chute, où la souillure n'était que germe, cerclée dans l'épiderme sectionné.

D'humeur masochiste, il intensifia la pression. Il faisait remonter cette douleur abdominale, irradiant jusqu'à l'appareil génital. S'y mêlait un plaisir érogène certain, d'un orifice se refusant à l'ouverture. Mais avant qu'il n'eut le temps de comprendre, la douleur l'arrêta. Il arbora alors sous un front contrarié le sourire béat de celui qui reconnaissait, hébergées dans son propre corps, ses formulations irrésolues. Enfoncé d'un pouce, son nombril lui semblait étranger. Il prit alors toute la mesure de ce moment crucial où la première cicatrice de l'homme le lie à sa fin.

Revenu des toilettes, il se rassit à sa place, pressant d'une main encore frémissante l'accoudoir moelleux. Il réorganisa les croquis qui s'étaient mollement sur la table, avec différentes versions de schémas explicatifs répondant au descriptif du projet. Ça faisait presque deux ans maintenant que ces douleurs le prenaient, toujours le matin, alors qu'il travaillait. Il était à la tête d'une équipe d'ingénieurs, de graphistes, de communicants, de concepteurs et de web designers, qui œuvraient à réaliser les projets qu'il concevait pour les grandes firmes du district financier. Son sens des proportions, de la psychologie, sa vision de la finance comme miroir poétique du monde, ainsi que sa souplesse morale l'avaient propulsé concepteur en chef des vitrines de grands groupes.

C'était toujours après avoir avalé ses comprimés de codéine et réagencé ses feuilles de travail qu'il prenait les décisions, comme pour se prouver l'aspect dérisoire de ses dérangements crâniens. Il se réengageait dans le monde par la colère et la fierté, dont il savait retourner l'amertume. Les commandes passées, délicates à appréhender en raison de leurs commanditaires, en ressortaient sublimées.

Le plus gros concernait les vitrines virtuelles, où la rapidité des mises à jour concurrentielles impliquait la plus grande réactivité. La part restante, matérielle, demandait bien plus de temps et de ressources. Et c'était ce qu'il préférait. Autant par ultime plaisir à balader ses mains sur les textures des volumes créés, que par son côté volontiers vieux jeu, réticent à façonner hors des sphères subtiles et sensuelles du toucher. Ces vitrines bien réelles, il les peaufinait sans limites. Il leur choisissait un site, logé au siège de l'entreprise ou dans

un autre endroit, retenu davantage pour ses qualités symboliques que pour son accessibilité. Ou encore, et c'était là le plus fréquent ces dernières années, elles prenaient place à mi-chemin entre les deux, rassemblées en une multitude de points sur un territoire de domination effective, couvrant parfois des superficies dépassant celle des plus grands États.

La démarche était simple. Elle consistait à absorber toutes les données générées par l'entreprise sur une période donnée, les traiter et les réorganiser selon leurs qualités de résonance et leurs affinités. Sélectionnées par algorithme, elles trouvaient leur place en stimulant le réseau global qui les accueillait, à la façon des cellules d'un corps vivant. Les cadres étaient classiques. Chronologie annuelle, mensuelle, hebdomadaire et journalière, jusqu'aux variations infimes où chaque seconde voit affluer quantité d'informations, pareilles à de nouveaux torrents sortis de terre. Les données étaient scrutées jusque dans les plis de leur respiration. On les cueillait à leur avènement pour les consigner dans leur expiration. Elles venaient de toute part nourrir les files et les colonnes à dresser, triées par fréquence, volume, durée, bravant dans leur frénésie l'impossible quête de leur mise sur arrêt.

Robert avait aidé dès le départ à bâtir ce modèle de production généralisé. Ramenant les expressions du monde à leurs points de contact hasardeux et innombrables, il avait convaincu les financiers du potentiel illimité de leur flux de données comme générateur d'une plastique inépuisable. Il adorait se promener parmi les galeries et les antres créés. Il avait l'impression de revoir synthétisés les paysages de son enfance, d'en toucher du bout des doigts la charge affective.

La même résine alimentait l'entière des œuvres, jusque dans chaque recoin de leur anatomie. D'année en année, cette pâte souple et modulable qui servait de matériau de base était améliorée. Le pôle Recherche et Développement repoussait toujours plus loin ses aptitudes à l'élasticité. Il fallait qu'elle soit non seulement d'une grande souplesse, mais que celle-ci perdure sans faiblir. Jusqu'au jour où, stimulée en permanence par influx électriques, traduction physique des données générées par l'activité, elle pourrait directement emmagasiner le changement sans broncher. Elle s'épaissirait, s'affinerait, s'étirerait ou se rétracterait en chaque point de son maillage, dans une tentative renouvelée de saisir le visage fuyant du marché. À mesure que les parois vitrifiées se reconfigureraient, les vues se fermentaient et se dégageraient, se replieraient et se redéploieraient en d'autres endroits. Elles oublieraient sans remords, ivres d'expériences nouvelles, obstruant et décuplant les ouvertures, brisant ainsi tout élan univoque. Le cheminement dans ces travées s'ajusterait aux jeux de lumière mobiles frappant les rétines. Il ne pourrait se faire qu'à tâtons, dans l'instant même, tributaire des violences intestines qui imposeraient leur rythme. Et le présent régnerait enfin sans entraves, cristallisant à n'en plus finir sur les décombres d'une mémoire-monde vertigineuse.

Les médias et le monde financier percevaient ces productions périodiques comme les avatars étranges et tout à la fois lucides d'un monde toujours plus insaisissable. À la façon d'oracles qui formuleraient leurs prédictions sur la base de leurs propres visions passées, elles venaient combler les besoins de réponse croissants

qui assaillaient tout un chacun. Il appartenait à Robert de canaliser la charge de ces angoisses existentielles et de l'exprimer dans des formes adéquates. Fascinantes, lumineuses, mutantes, comme le corps même qui lui fournissait son combustible. Ses productions vitrifièrent l'ADN des organismes commanditaires, et allaient même jusqu'à en remodeler la structure interne par l'impact qu'elles pouvaient avoir sur leur propre perception. Le miroir qu'elles formaient donnait le ton, le reflet et les promesses d'activités futures, logées dans les méandres de ses volumes et lignes épurés.

Il est même arrivé qu'à la découverte d'une de ses vitrines d'automne, la direction de Satellite Entp., éblouie par la leçon de ses propres données ainsi mises en perspective, et sur les recommandations de Robert, en étende les effets à l'ensemble de ses bureaux. Les prestataires qui peuplaient et faisaient vivre la tour s'étaient retrouvés en quelques semaines à délaisser les verticales de leur lieu de travail, et tous les rapports inconscients au bâtiment qu'elles impliquaient, pour investir lesdites vitrines atomisées, réapprêtées pour l'occasion. Leurs activités se retrouvèrent délocalisées dans une multitude de petites unités bâties sur un seul niveau, où l'absence d'étages et de sous-sols élargissait l'horizon et multipliait les discussions de couloir.

- Robert, j'aime beaucoup l'idée.
- Mais.
- Cette clarté.
- Elle t'effraie.
- À cet endroit-là.
- C'est précisément pour ça.
- Je ne suis pas le seul à le penser.
- C'est toujours ce que ça fait, de tels changements.

– Personnellement, je ne financerais pas ça. Regarde-les derrière ce dédale de vitres, offerts à tous les regards. Ça n'est pas leur place. Pense au travail à mener. À l'efficacité.

– Justement. Ils ne peuvent pas être à meilleure place. Au cœur des chiffres. Sans distraction.

– J'ai des doutes.

– Dans ce miroir que vous méritez. Et que vous leur devez.

– Qui montre ce que personne ne veut voir.

– Qui éclaire.

– Qui éclaire l'arrière-cour.

– J'apprécie ton sens de la repartie, Sam.

– Tout de même Robert, nous ne sommes pas au zoo.

Robert eut un sourire amusé. Il comprenait la gêne que pouvait représenter un tel changement pour son client. Surtout dans un secteur où la déconnexion avec le terrain, ainsi que la mauvaise presse régulière dont il faisait les frais, étaient telles que le générique représentait la seule option viable pour habiller les espaces de travail. Il y avait un besoin vital de normalité. Une valorisation du gris et son manque formidable de relief. Mais ici, derrière leur apparente sobriété, les lieux resplendissaient. Il s'agissait d'une double félonie pour ainsi dire, une indésirable subversion, qui ébranlait le milieu et polarisait les positions.

– Pas que je ne vois pas la justesse du projet. Je le comprends. Je m'y reconnais. Je nous y reconnais. Mais cette cohabitation... Imagine un instant l'impact d'un tel séjour sur les esprits, déconnectés de toute réalité tangible.

– Déconnectés ?

– De toute réalité tangible.